

UNE POÉTESSE DANS LA TOURMENTE RUSSE

Marina Tsvetaeva ma mère d'Ariadna Efron

Ariadna Efron a vécu avec sa mère jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et l'intérêt de son ouvrage est de nous faire connaître Marina Tsvetaeva telle qu'elle la percevait dans sa jeunesse ; ainsi que le milieu littéraire de cette époque bouleversée. Pour bien comprendre ce livre de souvenirs, il me semble indispensable d'évoquer la vie de Marina Tsvetaeva. Née en 1892 à Moscou, dans une famille cultivée, elle est attirée de bonne heure par la poésie. Connaissant parfaitement l'allemand et le français, elle voyage en Italie et en Allemagne et, en 1904, elle est envoyée avec sa sœur Anastassia, de deux ans sa cadette, dans un pensionnat français à Lausanne. A l'âge de dix-sept ans, Marina suit des cours d'histoire de la littérature à la Sorbonne. Elle écrit de plus en plus et publie à ses frais son premier album.

Ce recueil attire l'attention du poète, critique littéraire, aquarelliste et traducteur du français Maximilien Volochine qui devient son guide et son ami et l'invite souvent dans sa maison de Crimée, à Koktebel. C'est là qu'elle rencontre Sergueï Efron, alors élève officier à l'Académie militaire, qui revient d'un long séjour en sanatorium, car il est phthisique. Elle a dix-neuf ans, il en a dix-huit : c'est le coup de foudre et ils se marient en 1912.

Ils ont deux filles : Ariadna, (dont le diminutif est Alia) en 1912, et Irina, en 1917.

En 1914, c'est la guerre, Sergueï Efron s'engage, il est affecté au service infirmier. Puis éclate la révolution russe de 1917 et Efron rallie l'armée blanche. Marina, qui était en Crimée, rejoint Moscou où sévit une terrible famine. Elle envoie ses filles dans un orphelinat en pensant qu'elles y seront nourries. En fait Alia tombe malade et Marina la fait revenir, mais Irina y meurt de faim en 1920, elle a trois ans. Premier grand drame dans la vie de la poétesse. Pendant ces cinq années où Tsvetaeva est bloquée à Moscou, elle écrit plusieurs textes à la gloire de l'armée blanche, dont « Le camp des cygnes ». On est sans nouvelles de son mari. Enfin, elle apprend qu'il se trouve à Prague. Marina et Alia quittent Moscou en mai 1922 et retrouvent S. Efron d'abord à Berlin, puis à Prague où la famille demeure trois ans. C'est là que naît, en 1925, le troisième enfant du couple, Georgui Efron que sa mère surnommait Murr. Marina a très tôt obligé ses enfants à écrire, et Murr laissera un journal de dix-sept cahiers.

En Tchécoslovaquie, le gouvernement du président Masaryk est assez accueillant pour les émigrés russes, pourtant la vie des exilés est difficile. Sergueï Efron n'arrive pas à faire vivre correctement sa famille car il n'a qu'une bourse d'étudiant. Le 31 octobre 1925, pensant y trouver une vie meilleure, la famille s'installe à

Paris où elle restera quatorze ans. Sergueï Efron y fréquente le mouvement «eurasienn» qui se veut une voie intermédiaire entre le communisme et l'ancien régime. Le NKVD s'intéresse au mouvement dont plusieurs membres penchent ensuite vers le communisme. Parmi eux, Efron qui devient finalement espion pour le NKVD. Bien évidemment, la diaspora russe de Paris qui est blanche voit cela d'un très mauvais œil et la famille Efron est rejetée par le cercle des émigrés. En 1937, Alia rentre en U.R.S.S, son père peu de temps après. Marina et Murr restent à Paris où ils végètent misérablement.

Cette même année est le centième anniversaire de la mort de Pouchkine et Marina traduit en français plusieurs de ses poèmes. Le 20 septembre 2015, près de Paris, à Moret sur Loing, une plaque commémorative a été posée sur le mur de la maison où avait vécu quelque temps Marina Tsvetaeva. C'est là qu'elle aurait traduit en 1936 le poème de Pouchkine «Adieux à la mer». Sur la plaque, outre la biographie et la photo de la poétesse figure cette traduction : Je me souviens avoir vu en 1997, au Théâtre du Rond-Point, une pièce de Véronique Olmi intitulée «Le passage». L'auteur s'était librement inspiré de cette époque de la vie de Tsvetaeva où elle vivait à Paris avec Murr. Bien que physiquement très différente de l'original, Marina Vlady, grande amie de notre chère Alice, interprétait avec conviction le rôle de cette mère aux prises avec un adolescent difficile.

En 1939, Tsvetaeva et Murr reviennent en Union soviétique. C'est l'époque du stalinisme. Toute personne ayant séjourné à l'étranger est suspecte. Alia et son père sont arrêtés pour espionnage cette même année et ce dernier sera fusillé en 1941. (Alia sera condamnée à huit ans de camp, elle finira de purger sa peine en 1947, sera arrêtée de nouveau en 1949 et

exilée pendant cinq ans non loin du cercle polaire. Anastassia, la sœur de Marina, avait aussi été arrêtée). Et puis arrive la deuxième guerre mondiale, la mère et le fils sont évacués à Ielabouga, dans la république de Tatarie. Acculée à une atroce misère, Tsvetaeva se pend le 31 août 1941, deux semaines après l'exécution de son mari. Murr, mobilisé en 1944, mourra à la guerre. Alia, réhabilitée en 1955, se consacra jusqu'à sa mort, en 1975, à la recherche des manuscrits de sa mère et à leur publication.

Alia a quarante-trois ans lorsqu'elle est enfin libérée. Elle écrit ses souvenirs en s'aidant de ce qu'elle-même notait quand elle était petite, elle complète avec les écrits de sa mère et sa propre mémoire. Ses récits ne suivent d'ailleurs pas toujours un ordre chronologique. Les divers comportements de sa mère sont toujours retracés de façon positive. Alia lui porte une grande admiration «*Je me tournais toujours vers elle, tel un tournesol, je cherchais toujours à l'égaliser, je sentais toujours sa présence en moi comme la voix de ma conscience, tellement était grande la force qui rayonnait d'elle, une force exigeante, une force qui convainc et qui soume : la force de l'amour*». En fait, Marina a inculqué d'énormes qualités à sa fille et lui a forgé une grande force de caractère, mais elle l'a aussi parfois privée de son enfance. Alia raconte par exemple que la première fois où Marina la conduisit au cirque, elle s'amusa beaucoup et rit aux numéros des clowns. Sa mère, alors, l'empêcha de regarder la piste et la gronda en lui disant : «*Tous ceux qui rient du malheur d'autrui sont des idiots ou des gredins, la plupart du temps l'un et l'autre*». Alia ne s'adressait pas à sa mère en l'appelant «Maman», mais «Marina». Il semble que la poétesse avait hâte qu'elle soit adulte pour avoir

une interlocutrice. Elle ne gâtait pas sa fille. Si cette dernière se hasardait à dessiner maladroitement, son dessin était fortement critiqué. Lorsque quelqu'un lui offrait un coloriage, sa mère le lui ôtait disant qu'il était préférable de dessiner et colorier par soi-même. *«Jamais elle ne s'abaissait au niveau de l'enfant : elle l'élevait inlassablement...» «Marina m'apprit à lire couramment et assez intelligemment vers l'âge de quatre ans, à écrire vers cinq ans et à tenir un journal intime d'une façon plus ou moins cohérente et tout à fait correcte-suivant l'orthographe ancienne-vers six ou sept ans».*

En fait, le monde de Tsvetaeva est la littérature sous toutes ses formes : poésie d'abord, mais aussi prose. Pourtant quand elle commencera à se trouver dans la misère, elle s'acquittera très bien des obligatoires tâches matérielles, bien que sans aucun plaisir. Elle a une puissance de travail prodigieuse et écrit inlassablement.

Pendant les années où Efron se trouve à combattre dans l'armée blanche et où elle-même est bloquée à Moscou, Marina fréquente assidûment les milieux du théâtre et tombe amoureuse de l'acteur Iouri Zavadski, mais aussi de l'actrice Sonia Holliday. Ariadna parle de ces deux comédiens, mais en les présentant comme des «amis» de Marina. Dix ans après la mort de Sonia Holliday, Tsvetaeva lui dédiera sa grande œuvre en prose «L'Histoire de Sonetchka». Pour ses amis comédiens, elle écrit dans ses années moscovites six pièces de théâtre, mais ils n'en jouèrent aucune. Elle en fut très déçue.

Alia fait remarquer qu'elle a commencé à écrire son journal en même temps que commençait la révolution et qu'elle a donc été le témoin des grands bouleversements de son pays. Elle avait sept ans en 1919, la révolution avait deux ans

et le monde avait changé. Le nouveau pouvoir avait chassé les aristocrates de chez eux pour y installer des prolétaires. L'histoire de l'hôtel particulier des comtes Sollogoub en est l'illustration. Alia raconte que celle qui était autrefois propriétaire de la demeure vivait maintenant dans une petite maison près du portail, alors que son ancienne femme de chambre était logée dans l'un des appartements du comte. Devenues des petites vieilles, elles traversaient la cour pour se rendre visite. Outre les logements des partisans du nouveau régime, cet hôtel abritait depuis le printemps 1919 «L'Union des écrivains d'URSS» : c'était «le palais des Arts» et Tsvetaeva s'y rendait fréquemment pour écouter des poèmes et parfois réciter les siens. Alia accompagnait sa mère. Elle y assista aux premières récitations de vers du jeune Essenine qui n'avait alors que vingt-quatre ans. Elle se souvient de l'admiration de Marina pour Blok qu'elle a annoncé à Alia en lui disant que c'était un poète *«aussi grand que Pouchkine»*, ce qui remplit la petite fille de fierté. Sa mère estimait ne pas pouvoir atteindre les sommets où elle situait Blok. *«Elle ne le connaissait pas et n'osa pas faire sa connaissance, ce qu'elle regrettait et dont elle se réjouissait, sachant que seules des rencontres imaginaires ne lui apportaient pas de déceptions».* Tsvetaeva fréquentait de nombreux artistes, elle était très liée avec la veuve du compositeur Scriabine, avec le poète Balmont et sa femme. D'après Alia, elle était très bonne et secourable. Les Balmont émigrèrent aussi en France, bien avant Marina, et ils y vécurent dans une misère noire. Marina et Alia, qui plus tard les rejoignirent, n'étaient guère mieux loties.

Alors qu'elle se trouvait à Berlin, Tsvetaeva reçut par l'entremise d'Ilya Ehrenbourg une lettre de Pasternak débordant d'enthousiasme

devant sa poésie. Une correspondance s'établit entre eux en 1922 jusqu'en 1935/1936. Tant que tous deux vivaient à Moscou, ils ne s'étaient pas rencontrés. Pasternak arriva à Berlin le lendemain du jour où Tsvetaeva était partie pour Prague, puis ils projetèrent une rencontre à Weimar, la ville de Goethe dont tous deux adoraient l'œuvre, projet qui ne se réalisa pas. Ils se rencontrèrent par inadvertance à Paris en 1925, Pasternak était à moitié malade et fut très froid avec elle, ce qui affecta évidemment Tsvetaeva. *« Par la suite, lors de son retour en URSS, Marina vit Boris Leonidovitch assez souvent ; il l'aidait beaucoup et avec constance, il la soutenait, mais c'en était fini du caractère sublime de leur amitié : une fois redescendus d'une telle hauteur, ils ne pouvaient plus y remonter... ».*

En octobre 1935, Pasternak écrivit à Marina une lettre qui la bouleversa et mit fin à leur amitié. Dans cette lettre, l'écrivain ne cesse de geindre et de se plaindre de sa santé. Ses soucis personnels l'obsèdent. Alia consacre un long chapitre aux relations entre Tsvetaeva et Pasternak, mais elle effleure juste le nom de Rainer Maria Rilke dont Tsvetaeva aimait beaucoup la poésie et avec qui elle échangeait des réflexions littéraires, bien qu'elle ne l'ait jamais rencontré. Cette correspondance fut même triangulaire : Marina, Pasternak, Rilke. Nombreux sont les poètes et autres écrivains évoqués par Alia dans cet ouvrage, et je ne les citerai pas tous, mais il ne faut pas passer sous silence Maïakovski, qui avait une place de choix dans le panthéon de Tsvetaeva. L'enthousiasme qu'il manifesta à l'arrivée de la révolution est connu de tous, ainsi que le désenchantement qui suivit. Il faut dire que certains poètes de l'époque avaient été de chauds partisans des débuts de la révolution, dont ils se détournèrent quand ils en comprirent la portée, Essenine

et Maïakovski en se suicidant, Pasternak en ouvrant les yeux sur la réalité du nouveau régime, ce qui lui valut, entre autres, d'être exclu de l'Union des écrivains soviétiques. Alia cite un autre écrivain à l'attitude un peu ambiguë pendant ces années troublées, qui arriva à passer à travers les mailles des filets bolcheviques, Ilya Ehrenbourg. Il fut un émissaire fidèle de Tsvetaeva, ainsi que nous l'avons vu. Lui aussi fut assez incompris dans les milieux de l'émigration car il avait manifesté trop de sympathie pour les révolutionnaires. *« L'amitié de Marina et d'Ehrenbourg fut de courte durée, comme la plupart des amitiés personnelles et non épistolaires de Marina, mais bien plus réciproque que beaucoup d'autres... ».*

Alia évoque son séjour à Berlin avec sa mère, Berlin que Tsvetaeva n'aima pas, puis les divers déménagements en Tchécoslovaquie où, cette fois elle vivait avec ses deux parents. En fait, Efron habitait pendant la semaine un foyer à Prague, puisqu'il y faisait des études en histoire des religions à l'Université et il rejoignait sa femme et sa fille pendant le week-end. Alia et sa mère, trop pauvres pour vivre dans la capitale, demeuraient dans des banlieues plus boueuses les unes que les autres et déménagèrent souvent de demeure miteuse en demeure encore plus pauvre. L'auteur décrit ces déménagements laborieux durant lesquels tous trois transportaient avec peine leurs misérables biens. Pourtant Tsvetaeva et Alia aimaient les paysages des forêts tchèques et aussi Prague.

Fin août 1923, ses parents conduisirent la petite fille dans un pensionnat pour enfants de réfugiés, où elle vécut pendant quelques mois une enfance normale. Le dialogue suivant est assez édifiant : *« Tu te plais ici ? » me demanda Marina... « Beaucoup ! » répondis-je avec chaleur.*

« Tu as tort. Il y a là quelque chose d'étouffant. Tout cela n'est qu'une imitation d'autre chose, une imitation des voisins. Un louable stéréotype... »

Et Alia ajoute plus loin : *« Oui, moi, l'enfant de son âme, son soutien... j'étais devenue une petite fille ordinaire »*. Jamais elle ne critique sa mère pour le monstrueux égoïsme qu'elle peut manifester. Alia excuse tout chez Marina au nom de son génie poétique. Quand elle parle du « Poème de la fin » et du « Poème de la montagne » que Marina a dédiés à son amant de l'époque tchécoslovaque K.B. Rodzevitch, camarade d'études à Prague de Sergueï Efron, elle croit bon d'écrire *« J'ajoute que Serioja l'aimait comme un frère »*. Pour elle, c'est comme si Marina trompait Serioja avec sa bénédiction.

Puis de 1925 en Tchécoslovaquie, elle saute en 1932 à Paris. Il y est question d'amis de Tsvetaeva, Vladimir Ivanovitch Lebedev et son épouse : *« V.I. Lebedev dirigeait l'une de ces « épais revues » en langue russe qui parurent*

d'abord à Prague, puis à Paris ; et il publiait généreusement les œuvres de Tsvetaeva, bien que la plupart d'entre elles, si peu en accord avec les émigrés, eussent plus de difficulté à se glisser dans la presse de l'émigration que le chameau de la bible dans le fameux chas de l'aiguille ».

C'est chez eux que Marina rencontre le poète arménien Avetik Issahakian. Tous deux connaissent bien sûr les mêmes poètes et leurs conversations sont passionnantes. Un jour, ils se retrouvent au Louvre à admirer la « Victoire de Samothrace ». Marina aime cette statue ; mais le fait qu'elle soit sans tête la trouble, elle dont la vie n'est que poésie. *« Au commencement était le verbe »*, commente-t-elle. Ariadna conclut ses souvenirs avec l'évocation de la « Victoire de Samothrace » enveloppant de ses ailes les deux poètes exilés.

Marie-José SELAUDOUX

*« MARINA TSVATAEVA, MA MÈRE »
d'ARLADNA EFRON : Edition des Syrtes, 21€*